

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

AUGUSTE NICAISE

L'archéologie. Son domaine et son influence sur les progrès matériels et moraux du XIXe siècle

Journal de la société statistique de Paris, tome 35 (1894), p. 263-272

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1894__35__263_0

© Société de statistique de Paris, 1894, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

III.

L'ARCHÉOLOGIE

SON DOMAINE ET SON INFLUENCE SUR LES PROGRÈS MATÉRIELS ET MORAUX
DU XIX^e SIÈCLE (1).

La statistique, cette science toute moderne, a pris, depuis quarante années, une place considérable dans les études et les travaux qui se rattachent aux finances, au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, aux relations internationales de production, de commerce et d'échanges, et enfin à toutes les manifestations économiques et sociales du génie humain.

Elle est aujourd'hui un élément indispensable pour l'organisation, le fonctionnement et la prospérité de tout ce qui touche aux intérêts matériels et moraux des nations civilisées.

Aussi, notre Société de statistique a-t-elle pris rapidement le développement et l'importance dont elle est digne par les services qu'elle rend au Pays, aux législateurs, aux administrateurs, à tous ceux qui sont chargés d'accroître et de préserver le bien-être et la fortune publics, aux écrivains, aux savants, dont je vois ici les plus remarquables personnalités, qui se sont fait un nom par leurs travaux sur toutes les matières qui ressortent de l'économie sociale.

Grâce à la saine lumière apportée par notre Société dans les questions si ardues posées par les problèmes économiques et sociaux, combien d'utopies, de mirages et de rêves, préconisés pour le bonheur du genre humain, se trouvent ainsi réduits à leur juste valeur par la puissante accumulation des documents et des chiffres qui en démontrent l'inanité, les spécieuses et dangereuses apparences.

La statistique nous montre ainsi la France moderne dans ses organes, leur fonctionnement, toute sa vie, enfin !

(1) Communication faite à la Société de statistique dans la séance du 21 mars 1894.

Mais il m'a paru, à moi, depuis quarante années remueur de tombes et d'héroïques poussières, d'histoires et de souvenirs, qu'il m'était permis d'évoquer devant vous, par un coup d'œil d'ensemble, statistique pleine de faits et de tableaux émouvants et colorés, ce que fut autrefois l'humanité sur le sol de la vieille Gaule, devenue notre France, aussi bien avant l'histoire qu'aux temps historiques, et de retracer devant vous les services rendus par l'archéologie à l'industrie, à l'art et au commerce, et sa part dans la prospérité matérielle et morale de notre Pays.

L'archéologie est une science qui date de deux siècles à peine; mais, de tous temps, l'homme, si peu éclairé qu'il fût, a dû considérer avec attention, et parfois rechercher avec curiosité, les vestiges anciens, les monuments qui s'offraient à ses regards sur la surface du sol, ou qu'il rencontrait par hasard dans le sein de la terre; et on peut penser que les civilisations de l'Asie et de la Grèce ont vu naître quelques intelligences d'élite, auxquelles les débris anciens offraient certain intérêt et quelque sujet de méditation.

Nous en avons la preuve pour les civilisations grecques et romaines, car nous savons, par les écrivains grecs, qu'au temps d'Alcibiade et de Périclès, les objets d'art, les vestiges archéologiques étaient recherchés et en honneur.

Pline nous apprend que les sépultures antiques de la Grèce étaient, de son temps, le théâtre de fouilles dont les objets, chèrement payés, allaient orner, sous le nom de *Necrocorinthia*, les appartements luxueux des amateurs de Rome. On a écrit, il y a quelques années, un livre sur les collectionneurs de l'ancienne Rome; il nous montre jusqu'à quel point était parvenue, dans cette grande cité, la passion des Antiques. Un proconsul romain, Verrès, gouverneur de la Sicile, et que Cicéron a flétri dans un immortel accès d'éloquence, ne reculait pas devant la violence et le crime pour orner son palais de chefs-d'œuvre antiques.

Le moyen âge ne nous offre point, comme à Rome, chez les grands ou chez les opulents, le goût des objets anciens. C'est sous la voûte des monastères, dans les églises, que sont conservés les rares objets antiques échappés à la destruction et placés sous la même sauvegarde que ces précieux manuscrits qui nous ont révélé l'histoire, la littérature, les mœurs, la vie tout entière de l'antiquité.

Aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, avec la Renaissance des arts et des lettres, le goût revient aux objets antiques, de même que les œuvres littéraires de l'antiquité sont imitées par les écrivains de ce temps.

En Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, se fondent de nombreuses galeries, dans lesquelles apparaissent les tableaux et les objets d'art mêlés aux vases, aux armes, aux bijoux recueillis dans les gisements anciens.

Mais, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du *xvii^e* siècle, le goût et une curiosité de bon aloi avaient à peu près seuls présidé à la recherche des objets et des monuments anciens.

Bien que des publications intéressantes, ornées de belles planches, recherchées aujourd'hui, aient signalé bon nombre d'objets et de découvertes, on n'avait pas, que nous sachions, cherché, jusqu'à cette époque, à faire naître de l'attention qu'elles provoquaient un ensemble d'études et de méthodiques travaux qui pussent faire de l'archéologie une science vraiment digne de ce nom. Cet honneur était réservé au *xviii^e* siècle, à ces hommes qui s'appelaient Caylus, Mariette, l'abbé Barthélemy, Falconnet. Ils généralisèrent l'influence de l'archéologie. Ils ne se bor-

nèrent plus, comme on l'avait fait avant eux, à la seule description des monuments antiques; ils voulurent que leurs travaux apportassent de nouveaux éléments à l'art et à l'histoire, et ils préparèrent des voies nouvelles à ces deux branches importantes des connaissances humaines.

Au commencement de ce siècle, les travaux et les études archéologiques parurent être le privilège et l'occupation d'un nombre plus restreint d'initiés et rentrer dans le domaine de la science pure.

L'égyptologie, dont l'illustre Champollion fut en quelque sorte le père, attirait alors vivement l'attention des archéologues; un moment, les études sur les antiquités grecques et italiotes furent moins en faveur. Les savants s'attachèrent surtout à pénétrer cette civilisation égyptienne, dont les langues, les hypogées, les ruines colossales, pressés, interrogés par d'infatigables travailleurs, se laissaient ravir peu à peu leurs secrets.

On n'écrivit plus guère alors que pour les académies, et le public intelligent qui, au XVIII^e siècle, avait fait cortège à Caylus et à ses émules effrayés par les hiéroglyphes et par les problèmes ardues que semblaient poser ces sphynx, immobiles le long des grandes avenues qui conduisaient aux temples de granit, déserta peu à peu le champ de l'archéologie.

Il n'en est plus de même aujourd'hui : l'archéologie est devenue la science de tous; elle se vulgarise de plus en plus par les sociétés savantes, les congrès, les nombreuses publications et les expositions qui lui sont consacrées.

Le premier devoir de ceux qui s'en occupent est d'appeler à leur aide toutes les ressources des sciences qui lui font cortège, c'est-à-dire de l'histoire et des traditions, de l'ethnographie, de la géologie et de l'anthropologie, pour éclairer leurs découvertes et les classer dans le temps et dans le développement de l'évolution humaine.

Autrefois, les archéologues avaient surtout pour champ d'études les musées, les collections privées et les objets que le hasard amenait entre leurs mains.

Aujourd'hui, ils explorent eux-mêmes le sol, parfois fécond, mais souvent trompeur, et qui livre aveuglément, d'un seul coup et presque au hasard, des richesses qu'il a refusées à de longues journées de labeur et de patience, passées sous la froide bise, sous la neige, sous le soleil ardent ou sous la voûte humide des cavernes et des abris sous roche. L'archéologue supporte avec joie ces épreuves, car la fièvre de l'inconnu le possède et il a conscience de l'utile et belle mission qu'il s'est donnée.

En effet, une érudition patiente et habile a recueilli, depuis plusieurs siècles déjà, et au grand profit de l'histoire, presque tous les documents que renferment nos dépôts publics et les collections privées; ce sont maintenant les archives renfermées dans notre sol que l'historien doit consulter, s'il veut agrandir le champ de ses travaux et étudier plus près de la création l'épopée de l'humanité.

Quels enseignements l'histoire n'a-t-elle point déjà recueillis de l'archéologie préhistorique! Grâce à cette dernière, le voile, qui obscurcissait l'existence de l'homme dans les âges primitifs, est déjà en grande partie soulevé. Nous connaissons maintenant les armes, les instruments, les bijoux dont se servaient les peuples primitifs, de quels animaux, de quels végétaux ils se nourrissaient; leurs habitations, leurs sépultures, les lieux qu'ils habitaient de préférence, leur industrie, leur art et presque leur croyance.

Nous savons qu'ils croyaient à la migration des âmes, inséparable de la notion d'un Être suprême. En effet, autour du guerrier, aussi bien de l'époque du renne, des temps quaternaires, que de la pierre polie, ne trouve-t-on pas les armes qui furent les compagnes de sa vie ; près de la femme, les grossiers bijoux qui l'ont parée ; près de l'enfant le jouet qui le charma ou le biberon qui le nourrit. Armes, bijoux, jouets ne furent-ils pas déposés dans ces sépultures afin que ceux qui les possédaient dans la vie pussent les retrouver et s'en servir encore dans ces régions éthérées où l'âme s'élève après la mort.

Quelles leçons l'histoire n'a-t-elle point puisées dans les découvertes et les études faites par les archéologues des antiques civilisations de l'Inde, des autres peuples de l'Asie et de l'Égypte ! La découverte et l'interprétation des hiéroglyphes, de l'écriture phénicienne, des caractères cunéiformes, les papyrus, les stèles funéraires, les autels votifs et ces inscriptions qui semblent gravées par des géants sur les hauts rochers de granit, n'ont-elles point apporté à l'histoire de précieux documents conquis souvent par l'archéologue au péril de sa vie ?

Car l'archéologie a aussi ses martyrs. Combien en pourrions-nous citer qui succombèrent dans les sables brûlants de l'Afrique et de l'Asie, dans les marais pestilentiels du Laos ou du Cambodge, dans les forêts aux effluves pernicieuses de l'Amérique centrale ; et en France, comme de Ferry et Meillet, le premier, mort à la fleur de l'âge, à la suite des fatigues provoquées par ses remarquables fouilles du gisement de Salutré ; le second, emporté en quelques jours par une maladie contractée dans l'atmosphère humide et froide des cavernes, dont il interrogeait avec ardeur le sol si rebelle aux explorateurs.

N'est-ce point l'archéologie qui a rendu à l'histoire et à l'art le Sérapéum de Memphis, les temples, les profonds hypogées de l'Égypte, l'Acropole d'Athènes, les palais de Ninive et ceux de Suze, les ruines de Babylone, les sépultures de la Grèce, de la Grande Grèce, de l'Italie, avec ses merveilleux tombeaux étrusques, Pompéi et Herculaneum.

En France, dans ce fécond département de la Marne, et son voisin, celui de l'Aisne, les archéologues n'ont-ils point fait sortir du sol cette intéressante civilisation gauloise, si précieuse pour la glorieuse histoire de nos origines nationales ?

Combien de matériaux du plus haut intérêt pour l'histoire les inscriptions découvertes sur le bronze, la pierre et le marbre, dans les fouilles faites en Europe, et en France surtout, n'ont-elles point apportés sur la civilisation et l'histoire des IV^e, V^e et VI^e siècles ?

Les murs mêmes de nos villes parlent encore pour les archéologues. Dans l'ouest, le sud-ouest de la France, à Poitiers, notamment, et un peu de toutes parts, on a découvert de nombreuses inscriptions sur les pierres, qui forment le soubassement des murailles de ces antiques cités.

En effet, du IV^e au VI^e siècle de notre ère, une trombe de barbares s'abattit sur la vieille Gaule, ravageant les villes ouvertes, dévastant les campagnes. Les populations des villes, affolées de terreur, détruisirent à la hâte les monuments publics, les temples, les palais, et de leurs débris édifièrent des murailles qui ne furent trop souvent qu'un impuissant abri. Ces murs sont aujourd'hui les éloquents témoins de ces temps troublés, et les archéologues les interrogent rarement en vain.

L'archéologie monumentale a fourni encore à l'historien de précieuses indica-

tions. Nos grandes basiliques, nos vieilles églises, avec leurs pierres tombales, leurs inscriptions votives, ont révélé beaucoup de faits et de particularités intéressantes sur des personnages qui appartiennent à l'histoire.

Tels sont les titres de l'archéologie à la reconnaissance de l'histoire.

Ceux qu'elle a rendus à l'art, à l'industrie, au commerce, au développement de la richesse publique sont aussi nombreux.

Depuis un siècle déjà, le beau dans la forme paraît avoir dit son dernier mot. Nous voulons parler de l'époque Louis XVI, cette délicate et seconde Renaissance de l'art grec. Les découvertes scientifiques forment certainement un splendide cortège au siècle qui s'achève, et aucun de ceux qui l'ont précédé n'a vu une aussi admirable expansion de la science et de l'art vulgarisés et mis à la portée de tous ; mais dans l'art, nous ne dépasserons jamais nos ancêtres pour le style et le goût : en vain notre siècle a cherché dans la grande architecture un style qui lui fût propre ; tout ce qu'il a créé est resté au-dessous de l'antique ; car ce sera la gloire de l'humanité d'avoir trouvé, il y a plus de 2,000 ans déjà, le secret de cette éternelle beauté que les artistes grecs ont attachée aux conceptions de leur génie, statues ou monuments.

En effet, qui sculpte mieux aujourd'hui que Phidias ou Praxitèle ne l'ont fait, ou cette phalange d'artistes inconnus dont le sol de l'Italie, de la Grèce et de l'Asie rend parfois les chefs-d'œuvre, hélas ! mutilés. Est-il un de nos modernes monuments dont ceux que nous ont laissés les civilisations antiques pourraient être jaloux ?

Nos modernes églises n'empruntent-elles pas à nos antiques cathédrales la pureté de leur style, leurs ornements, leurs harmonieuses dispositions ?

Quoique aujourd'hui la machine vienne en aide à la main humaine, sculpte-t-on mieux le bois que ces artistes des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, dont nos musées, nos églises, les collections particulières, gardent encore les œuvres échappées à ces deux grands destructeurs : le temps et l'homme.

Pourquoi imite-t-on fidèlement de nos jours les vieilles tapisseries, les vitraux anciens, les émaux, les verreries, les meubles, les faïences, les étoffes, l'impression et la reliure des livres, tels que les concevaient et les exécutaient les artistes et les ouvriers des temps reculés ? C'est que jamais le goût et le beau dans la forme n'ont pu, depuis lors, dépasser ces excellents modèles.

Notre école moderne de peinture a, certes, produit, dans tous les genres, des chefs-d'œuvre admirables et justement admirés ; mais est-il un seul de ces artistes qui ait dépassé, ou peut-être égalé, Raphaël ou Rembrandt, Léonard de Vinci ou Paul Véronèse, le Titien ou Michel-Ange ?

Peint-on mieux de nos jours le portrait que ne l'ont fait Velasquez, Antonio Moro, Van Dyck, Mignard, Hals ou Philippe de Champagne ?

Notre école paysagiste, si légitimement appréciée, présente-t-elle la nature sous une forme plus exquise et plus vraie que Hobbema, Both d'Italie, Ruysdaël ou Claude Lorrain.

Nos peintres de genre ont-ils mieux rendu le velours ou le satin, fait jouer la lumière sur les bahuts luisants ou les grands plats émaillés, exprimé les joies intimes du boudoir et du salon et celles plus bruyantes de la taverne ou de la chaumière que Mieris ou Metzu, Van Ostade ou Téniers ?

De tous les arts industriels qui doivent le plus à l'archéologie, il n'en est point

qui ait reçu d'elle de plus précieux enseignements, et partant plus de richesse, que la joaillerie et la bijouterie.

En effet, depuis que l'homme a connu l'usage des pierreries et des métaux précieux comme ornement et parure, il a, chez ceux des peuples anciens qui pratiquaient l'inhumation au lieu de l'incinération, revêtu les morts dans le tombeau comme ils l'étaient pendant la vie en les parant de leurs bijoux et de la plupart des objets précieux à leur usage. Les sépultures de l'Italie et notamment de l'Étrurie et de la Grande Grèce ont fourni d'admirables bijoux dont nos musées, et surtout le musée Campana, nous ont montré les nombreuses séries. Les nécropoles de la Grande Grèce, notamment, ont livré à l'érudition moderne le plus d'éléments pour juger jusqu'à quel point l'art appliqué à l'industrie était parvenu dans la société grecque. Aussi, le musée Campana, en fournissant à nos artistes bijoutiers et joailliers de nombreux modèles, a-t-il exercé une remarquable et heureuse influence sur les progrès de la fabrication des bijoux, cette industrie essentiellement française, dont les produits sont recherchés dans les deux mondes.

Les dépenses et les frais considérables faits chaque année pour les explorations, les fouilles, les publications, les congrès, les expositions universelles, ou régionales, ou locales, suscités par les études archéologiques, donnent lieu à d'importants bénéfices pour tous les auxiliaires de cette science : journaux, revues, imprimeurs, dessinateurs, graveurs, entreprises de transports, hôtels, guides, ouvriers fouilleurs.

Que de choses, d'ailleurs, parmi celles qui parent ou qui meublent nos demeures, ne sont que la reproduction de l'art antique dévoilé par les conquêtes de l'archéologie ! Ces mille objets en métal, en marbre, en ivoire, en bois, en céramique, en verre, qui chargent nos étagères, ou constituent nos ustensiles de chaque jour, ne révèlent-ils pas, dans leurs formes, des préoccupations artistiques inspirées par des formes empruntées à des objets anciens ? Parmi les trouvailles extraites de nos plaines et du sol de notre France, combien de fibules, bagues, bracelets, boucles d'oreilles, épingles, colliers, seraient à leur place au milieu de nos modernes élégances !

Mais nos artistes ont encore beaucoup à demander aux restes des civilisations antiques. Ces procédés par lesquels les anciens réduisaient l'or en parcelles menues, en fils dont la ténuité égalait celle d'un cheveu, et fixaient cependant par une soudure ces fragiles morceaux avec une solidité qui a résisté aux atteintes de siècles nombreux, sont restés un secret pour nous.

Entre toutes les régions de notre France, le département de la Marne est une terre vraiment privilégiée pour l'archéologie ; les objets extraits de ses nombreux gisements ont enrichi les musées des deux mondes et les collections particulières ; il est devenu célèbre en archéologie, car c'est à lui qu'on doit les plus belles découvertes et les plus complètes notions sur l'époque néolithique ou de la pierre polie, et surtout sur la civilisation gauloise, sortie tout entière de 15,000 sépultures déjà découvertes et étudiées dans ce beau département.

Permettez-moi de le parcourir avec vous, à grands pas, et de vous en montrer les richesses en quelques lignes.

C'est surtout dans la partie sud-ouest du département qu'abondent les vestiges de la pierre polie. Près de ces cours d'eau, humbles ruisseaux aujourd'hui et qui, après les temps quaternaires, furent, sans doute, de larges rivières ; autour de

ces marais vivaient, sur les coteaux adossés à de hautes forêts, les populations, dont les habitants et les sépultures ont révélé l'existence depuis si longtemps éteinte. Dans nos plaines aux grands horizons gisent les Gaulois couchés près de leur épée et de leur lance, et parfois sur leur char de combat, ornés de phalères de bronze décorées d'émaux et de corail, et découpées comme une fine dentelle. Ils ont à leurs pieds des vases funéraires et la coupe qu'ils vidaient, sans doute, dans les festins en l'honneur des dieux et de la Patrie.

Au long des grandes voies dont le réseau se lançait de Reims, la capitale de la seconde Gaule-Belgique, vers le monde romain, sont espacés les cimetières de l'époque gallo-romaine, riches en vases de toutes formes et couleurs, en verroteries et en bijoux. Les coupes en terre de Samos, les œnochoés à la svelte encolure, révèlent aux yeux du fouilleur le nom du potier qui leur donna leurs formes élégantes et leurs inscriptions joyeuses : *Ama ! vivas ! bibe ! reple ! copo ! da !* là, les vases en verre aux teintes irisées, les fibules en bronze, argent et or, émaillées et ciselées, les longues épingles, les styles, les lacrymatoires au col allongé, viennent souvent récompenser le chercheur de ses travaux et de sa patience.

On trouve presque partout des cimetières gallo-romains ; il est peu de communes du département de la Marne qui n'aient eu, comme origine, une agglomération gauloise, romaine ou mérovingienne.

On rencontre souvent des cimetières gallo-romains dans les vallées de la Suipe, de la Saux, de la Vesle ; ils sont assez abondants dans cette partie du département parcourue par la voie romaine qui passé à son extrémité sud, par Humbeauville, le Meix-Tiercelin et Corbeil.

Les cimetières de l'époque franco-mérovingienne donnent aux fouilleurs ces armes courtes, solides, acérées, ces haches au tranchant recourbé, ces colliers aux grains multicolores, où l'ambre se mêle aux émaux vitrifiés, ces larges boucles de ceinturon en bronze et en fer, ciselées, incrustées, damasquinées d'or et d'argent, ornées de coraux et d'émaux cloisonnés, enfin cette poterie d'un grain assez dur, aux formes rudes, aux cordons en relief, qui constitue le type de la céramique franco-mérovingienne.

L'ensemble des découvertes archéologiques en France, leur nombre et celui des travaux qu'elles ont suscités, ont amené les archéologues à la chronologie, au classement et à l'étude statistique de ces épaves du passé.

Nous avons des chronomètres archéologiques qui ont permis de constater en place la succession des époques. Ce sont :

- 1° Le col de la Tinière, rivière de la Suisse dont les alluvions rescindées par la tranchée d'une voie ferrée ont montré, étagés, des objets de différentes époques ;
- 2° Les berges de la Saône ;
- 3° Et enfin les alluvions de la baie de Penkouet, près Saint-Nazaire.

Les résultats donnés par ces chronomètres sont venus appuyer les classifications déjà posées et admises, et ont donné la durée approximative de chacune des époques, d'après l'épaisseur et la nature des alluvions, en tenant compte des causes qui ont pu modifier le débit et le fonctionnement des cours d'eau générateurs de ces couches.

La statistique archéologique fait chaque jour d'importants progrès, elle chiffre de plus en plus les résultats des fouilles et des découvertes, intentionnelles ou inattendues.

Chaque jour, les archéologues découvrent des gisements nouveaux. La science étant de plus en plus répandue, l'attention publique plus éveillée par les publications, les journaux, les expositions, les musées, les conférences, les collections privées, les découvertes ne restent plus dans l'oubli et viennent enrichir les études.

On compte déjà plus de vingt répertoires donnant la statistique des fouilles et découvertes dans pareil nombre de départements.

De nombreux chercheurs s'occupent de réunir de semblables éléments pour le département et la région qu'ils ont explorés. Dans quelques années, il sera possible de donner des chiffres ayant une certaine valeur sur l'ensemble des découvertes qu'a fournies le sol de notre Pays.

Ce sera un magnifique et imposant inventaire, une importante assise apportée à la reconstitution de nos origines nationales et de l'histoire de l'évolution humaine.

De nouvelles découvertes ayant lieu chaque jour, les statistiques archéologiques, si récentes qu'elles soient, sont forcément et toujours incomplètes. Cependant, on possède déjà des documents de quelque valeur pour donner une idée suffisante des richesses extraites de notre sol et des considérables travaux de l'archéologie française.

La Commission des monuments mégalithiques, nommée par le Ministre de l'Instruction publique, en 1878, a publié, en 1880, la statistique établie par elle de ces monuments découverts et étudiés en France à cette époque (1880).

En totalisant les résultats donnés par département, j'ai trouvé qu'ils étaient au nombre de 6,217, ainsi répartis :

Dolmens	3,430
Menhirs	1,530
Alignements de pierres	45
Cromlechs (enceintes de pierres). . .	459
Polissoirs.	57
Pierres à bassins.	123
Pierres branlantes	90
Pierres diverses	483
Total.	6,217

Depuis 1880, on a découvert et signalé encore un grand nombre de ces monuments; on en peut, sans exagération, évaluer aujourd'hui le nombre à 7,000 environ.

Avant leur destruction, qui s'accomplit depuis plusieurs milliers d'années, ces monuments étaient probablement cent fois plus nombreux.

L'établissement du christianisme qui les considérait comme des vestiges d'idolâtrie, les matériaux qu'ils fournissaient aux constructions, la gêne qu'ils causaient à la culture des champs ou aux défrichements, ont été les causes principales de destruction de ces monuments établis sur notre sol, plusieurs milliers d'années avant l'arrivée des Gaulois, auxquels, par erreur, on les attribuait naguère encore.

L'époque du bronze, qui a suivi celle de la pierre polie, a donné lieu, en France, à de nombreuses découvertes en sépultures, ateliers, cachettes de fondeur, épées, poignards, lances, haches, bracelets, fibules, bijoux et ornements, ustensiles.

M. Chantre a dressé, il y a quinze ans environ, l'inventaire des découvertes de cette époque qu'on a pu constater et étudier, un plus grand nombre ayant échappé à l'observation, car le bronze ancien a encore une valeur pour la fonte. M. Chantre signale l'existence de 20,000 pièces environ.

Depuis cette époque, l'attention éveillée des chercheurs a, de beaucoup, accru le chiffre, de moitié, probablement, pour le moins.

En effet, une étude sur l'âge du bronze en Gironde, l'un des plus féconds de nos départements en ce genre de découvertes, publiée par le docteur Berchon, en 1871, dans les *Mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, fait connaître 1,457 objets de cette époque, signalés, et cette statistique a plus que doublé le nombre des découvertes donné par M. Chantre, pour la même région.

Le département de l'Aisne a été aussi l'un des plus féconds et des plus explorés. Les fouilles les plus importantes dans ce département ont été opérées par M. Frédéric Moreau père, qui y a mis au jour plus de 15,000 sépultures des époques gauloise, gallo-romaine et franque, réparties en 18 cimetières, ce qui indique une certaine densité de population à ces diverses époques.

Ces fouilles ont donné plus de 30,000 silex et, en 1889, ces découvertes avaient donné en outre plus de 13,470 objets, vases en terre, en verre, monnaies, objets en fer, en bronze, en ivoire, en os, en pierre, mosaïques, etc.

On peut évaluer à plus de 50,000 objets ceux déjà découverts dans le département de l'Aisne.

Dans le département de la Marne, on peut évaluer à 735 environ les gisements et lieux de découvertes signalés, sans compter ceux qui ont échappé à l'observation depuis un demi-siècle :

Pierre polie.	Environ	210
Époque du bronze		45
— gauloise		260
— gallo-romaine.		125
— mérovingienne		95
Total.		<hr/> 735

En commençant cette étude, j'affirmais que les travaux archéologiques et leurs résultats élèvent le niveau moral de l'humanité. En effet, il n'est guère de sujets sur lesquels s'exerce l'activité humaine qui fassent mieux connaître le néant des grandeurs, et ce qui reste aujourd'hui de ces étonnantes civilisations, de ces personnalités illustres qui ont brillé avec les empires disparus, et qui font encore, avec eux, de nos jours, le sujet des méditations de l'histoire.

S'il a le cœur préparé aux nobles émotions, si son esprit est imprégné des grandes leçons et des souvenirs de l'antiquité, pendant qu'il remue d'une main fiévreuse le sol avare pour lui arracher ses secrets, l'archéologue reconstruit, dans sa pensée, ces mondes disparus : il réveille par son imagination les guerriers dans leurs tombes, il assiste à leurs combats, à leurs triomphes, à leurs funérailles.

Ces armes, ces bijoux, qu'il touche et qu'il contemple, deviennent pour lui d'éloquents témoins, et l'histoire, évoquée, sort ainsi vivante et palpable de ce sol bouleversé.

Ramener à la lumière les débris des batailles ou des cités, ces grands ossements

dont parle le poète, qui font rêver, quand on les contemple couchés dans leur tombe ; toucher ces armes rouillées par le sang et par le temps, ces bijoux qui servaient de parures aux guerriers fameux, aux blondes filles de la Gaule, ces vases que des mains pieuses confiaient à la terre, ne sont-ce pas là des émotions qui font oublier au chercheur que la bise souffle glacée et que le soleil va disparaître à l'horizon ?

Ces travaux apportent chaque jour de nouveaux éléments à ce grand édifice élevé à l'archéologie par l'érudition française, au fronton duquel brille cette belle devise :

Gloriæ Majorum!

« A la gloire de nos Ancêtres. »

Auguste NICAISE,

(Membre associé.)
